

"Claudia Victrix" au Théâtre Lumen

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 21

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221849>

Nutzungsbedingungen

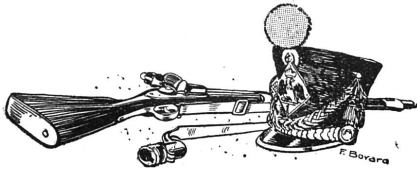
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



NOTES DE JEAN-MARC BUSSY
(Suite.)

« Mais voici le jour. Il faut se remettre en route. J'appelle le Français qui avait apporté le mouton et lui fais manger du contenu de la deuxième marmite : il ne pensait plus à son mouton ! Un peu plus loin, je fis faire un bon déjeuner au sergent-major qui s'était enfin levé... »

A midi, nos deux compagnons se perdent dans la foule innombrable des fuyards, au milieu de laquelle Bussy s'avance péniblement.

« On ne parle pas beaucoup, dit-il, parce que, l'après-midi surtout, toutes les figures sont raidies. » Le chemin devient de plus en plus glissant. Gare à celui qui tombe sur ce verglas ! Personne ne l'aide à se relever. Chacun ne songe qu'à soi. Les officiers même sont repoussés s'ils se présentent à la porte des masures pleines de malheureux.

Cependant notre Vaudois semble avoir repris courage. Il marche toujours, portant son fusil, dont il n'a pas voulu se défaire, et ses trois boîtes de cartouches ! Le froid devient de plus en plus rigoureux. Il doit s'envelopper les mains d'un mouchoir, comme il s'est enveloppé la tête de sa cape blanche. Il n'aperçoit le long de la route, que des murs croulants, restes de maisons dont on a brûlé les charpentes pour se chauffer. Il dort à l'abri de ces murs, au milieu de masses compactes de pauvres diables, « entassés jusqu'à trois couches, pour avoir chaud. »

Il rencontre un jour un M. Hoffmann, Français, son chef de musique, qui meurt de faim. ¹ Il lui offre un morceau de mouton et une moitié de galette. Ils font route ensemble pendant quelques heures.

La faim talonne de nouveau notre voltigeur. En quête de nourriture, il découvre quelque part, au fond d'une salle remplie de gens endormis, un tonneau de choucroute auquel personne ne semble avoir songé. Il décide qu'il arrivera au tonneau coûte que coûte. Posant sac et fusil, il se met en devoir de se frayer un chemin dans la masse des corps enchevêtrés. Il lui faut deux heures d'efforts pour atteindre son but ! « Je prends, dit-il, une bonne bosse de choucroute crue. *J'en remplis mon mouchoir de poche* et reprends ma route. »

D'autres fois, il découpe dans les cadavres des chevaux quelques morceaux qu'il grille et mange « à défaut d'autre nourriture. »

Un jour, il fait la rencontre d'un sergent de voltigeurs du 4^e régiment, mais qui est Français. Ils cheminent de compagnie pendant quelques jours, jours de misère et de souffrances. Les vivres font toujours défaut. Ils en sont réduits à délayer un peu de farine dans de l'eau (de la neige fondue) et à boire de ce maigre bouillon, chauffé dans un couvercle de marmite ramassé sur la route. Ils déjeunent d'un peu d'eau chaude, car, dit-il, « on ne trouve plus que de chevaux morts ! » Bussy est dévoré par les poux : « Je les prends par poignées sur le cou et les jette dans le feu ! » La diarrhée le mine ; il est maigre à faire peur.

Les deux misérables troupiers passent — sans s'en douter — le Niémen gelé et arrivent à Kowno. De ce point, ils font fausse route et avancent dans des plaines de neige, sans chemin tracé : « La bise nous sert de boussole. »

Peu après Kowno, ils sont surpris par un détachement de cosaques, au sortir d'un village, où un juif leur avait vendu de la bière, des galettes et du fromage. Aidé de quelques traîneurs, dont la moitié sont désarmés, ils font face à l'ennemi. Les cosaques fuient, quoique bien montés et équi-

pés : « Si l'on ne voyait pas la tête, dit Bussy, on dirait un ballot attaché sur le cheval, allant comme la foudre !... S'il avait fallu tirer, je crois que bien peu auraient fait feu. Moi-même, je n'ai pas pu charger mon fusil, avec mes doigts raidis par le froid. D'ailleurs, je n'ai plus la force de le manier. J'ai pourtant encore trois paquets de cartouches ! Je vois que mon fusil m'est encore utile, soit pour allumer du feu (il allumait la poudre du bassin, à défaut d'allumettes), soit pour menacer ceux qui nous viennent dessus ! »

Le même soir, Bussy et le sergent mangèrent le reste de leur farine :

« Cette fois, je peux me dire aussi pauvre que Job ! Je n'ai plus que quelques grains de sel dans mon sac, lequel ne me sert plus à rien qu'à me tenir au chaud. »

Le lendemain, leurs visages barbus sont blancs de givre, car on avait dû dormir à la belle étoile, ou à peu près. « On peut à peine se dire quelques mots, tant la bouche et les joues sont raidies ! »

Nos deux marcheurs sont bientôt devancés par trois lanciers polonais. Et, comme nos pauvres diables passaient devant une maison, ils se voient désarmés avant qu'ils aient pu faire mine de se défendre. Les Polonais font mine de leur enlever la giberne et le sac ; mais ils se ravisent et les leur laissent.

« Je suis bien content, dit Bussy, qu'ils m'aient pris mon fusil, que je ne voulais ni jeter, ni abandonner lâchement, mais qui m'a coûté bien de l'embaras ! »

— Moi non plus, me dit le sergent, je n'aurais jamais jeté ma carabine... Mais j'ai encore de l'argent ; sauvons-nous, de peur qu'ils ne me le prennent. »

Et ils s'en vont, plus misérables que jamais. Vers le soir, le sergent dit à Bussy :

« Mon cher Suisse, je crois que vous allez être obligé de me quitter. Je sens que la fièvre me prend. Je n'en puis plus !... »

— Courage, mille bombes ! dis-je. Je pourrais bien dire comme vous, si je me laissais aller au découragement. Nous découvrirons bien quelque chose pour passer la nuit. Il faut bien que je marche avec mon pied gelé et enveloppé de chiffons. »

Ils atteignent la Prusse et retrouvent enfin la grande route. Ils arrivent dans un village :

« Je vois un homme en uniforme prussien. Comme chacun s'adresse à lui, je m'approche et je lui demande, *en assez bon allemand*, s'il est possible d'être logé. »

— Qui êtes-vous ?
— Nous sommes des Suisses.
— C'est bon ! Attendez un moment... »

Un peu plus tard, un paysan nous conduit, le sergent et moi, dans une maison où nous sommes bien reçus et mangeons une bonne soupe. »

Puis ils se retrouvent sur leur route interminable. Le pauvre sergent, miné par la fièvre, est à bout de forces. Il se jette un soir sur la paille d'une grange et ne veut plus se relever :

« Allons ! dis-je au sergent, il nous faut partir, les Russes vont venir. »

— Non, je ne vais pas plus loin. Je ne le peux pas. C'est inutile de vouloir me faire sortir d'ici !

— Mais si les Russes arrivent, ils veulent assez vous faire sortir, et ce sera à recommencer, toutes vos misères... Je vais rester avec vous. »

— Non, Suisse ! Partez, vous pouvez encore aller. Ne vous inquiétez plus de moi. »

— Si je pouvais vous porter, je le ferais ; mais je peux à peine me traîner moi-même... »

Je le prends par le bras pour le faire lever. Je suis repoussé :

— Non, Suisse ! Partez, partez !
Voyant qu'il est inutile d'insister, je lui dis adieu, ne pouvant faire autre chose... »

(A suivre.) A. Roulier.

« Claudia Vietrix » au Théâtre Lumen. — La Direction du Théâtre Lumen présente, pour la première fois au cinéma, la célèbre cantatrice de l'Opéra de Paris, Mme Claudia Vietrix dans *Princesse Masha*, merveilleux film artistique et dramatique, composé spécialement pour l'écran par Henri Kistemæckers, et interprété par Mlle Andrée Brabant, Mrs. Romuald Joubé, Jean Toulout, Paul Guidé, André Marnay, et une troupe d'artistes des principales scènes de Paris. Tous les jours matinée à 15 heures, soirée à 20 h. 30.

Royal Biograph. — Le programme de cette semaine comporte deux œuvres des plus artistiques qui forment un ensemble de tout premier ordre : **Sultane**, un merveilleux conte tel que l'en imagina Shéhérazade, un délicieux roman d'amour, dans un cadre féérique. **Football** avec, comme principal interprète, le sympathique artiste et athlète Richard Dix. Vu l'importance du spectacle, la représentation, en soirée, commencera à 20 h. 30 précises. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche 27, matinée dès 14 h. 30.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

**Achetez vos chemises
chez le spécialiste
DODILLE**
Rue Haldimand LAUSANNE

Aux Travailleurs
Place du Tunnel
Dépositaire exclusif des articles
LAFONT de Lyon
SEYDOUX

CAMPAGNARDS ! faites l'emploi du
CRESYL STANDARD
le plus puissant désinfectant
AGRICULTURE — VITICULTURE
ÉLEVAGE — HORTICULTURE
SEUL FOURNISSEUR A LAUSANNE
R. GRUAZ, 31, St-Laurent, 31
Demandez Prospectus et prix

Café-Restaurant de la Gare
OUCHY
Spécialités de filets de perches. — Fritures.
J. ROUGEMONT, chef de cuisine

M. Steiger & Cie
Lausanne 20 Rue l'Française
Service de table

HERNIEUX
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :
W. Margot & Cie
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

VERMOUTH CINZANO
Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un
Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.

¹ D'après Schaller, Hoffmann était de Lausanne. Il aurait écrit un grand nombre de lettres intéressantes sur les désastres de l'armée de Russie en retraite. F. B.